

L'après-mort de l'enfant.

Aldo Naouri

Communication aux 4èmes Journées nantaises
de soins en Pédiatrie
(gestion de la mort de l'enfant)

Nantes, le 9 juin 1990

C'est moi qui ai choisi le titre de cette intervention.

Je ne peux pas dire que j'aie su sur le champ le pourquoi de ce choix.

Je pense que j'ai dû me laisser guider par un certain agencement des sons, par la musique du phrasé, par quelque chose qui confère à ce titre son insupportable expressivité: "l'après-mort", trois syllabes sonores, trois syllabes scandées, trois syllabes fortement vocalisées et dont l'agencement va crescendo; au point que l'accolement que j'y fais du mot "enfant" sonne comme un coup de cymbale et vient conférer à l'ensemble toute son horreur.

Pourtant ce que je veux désigner est plus tristement prosaïque.

C'est l'état dans lequel cet événement majeur laisse inmanquablement l'entourage: une forme d'endolorissement suraigü, longtemps présent, indéfiniment présent et qui bascule parfois en des accès brutaux où les choses qui auront besoin de se dire pourront aller jusqu'à prendre l'allure de propos délirants.

C'est bien sûr aussi le côté longtemps chronique de cette douleur qui semble essentiellement présente pour faire affronter, au sujet qui la vit, l'intensité du questionnement qu'elle soulève.

Le tout étant paradoxalement redevable à la présence permanente d'un enfant qui a cependant disparu.

Cela a-t-il un sens, quel sens, pourquoi et comment?

Les résistances à de telles questions - toujours présentes et quasi inévitables - sont d'une force telle qu'elles mettent beaucoup de temps à s'affaiblir. Elles doivent pourtant s'affaiblir pour permettre l'émergence d'une métabolisation qu'appelle leur formulation répétée.

Je laisserai volontiers de côté les variantes de la douleur immédiate et de son organisation.

Il n'en va jamais de même, en effet, quand la mort d'un enfant survient après une longue et grave maladie ou quand elle survient par accident. Il n'en va pas de même non plus, quand le dit accident désigne celui de la voie publique, celui de l'intoxication accidentelle ou bien la mort subite inopinée.

Faire un étalage de ces différences, prétendre les exploiter ou en établir un mode de séméiologie, c'est, me semble-t-il, faire insulte à l'intuition de chacun.

Je préfère m'attarder sur d'autres effets produits par cette après-mort.

L'effet le plus général, le plus immédiat, le plus régulièrement constaté réside dans une révolte ouvertement exprimée. Révolte contre le coup du sort qui a conduit les parents à vivre comme une intolérable trahison, la rupture de la chaîne vectorisée du temps que représente la mort de leur enfant — la chaîne vectorisée, on va le voir, c'est cette chaîne qui confère au temps des vertus d'écoulement qui vont de la naissance à la mort en incluant la succession des générations.

Dans un certain cérémonial d'obsèques, on veille à remettre cette chaîne vectorisée en exergue. Dans le cérémonial auquel je fais allusion la bière du défunt est portée à la tombe par ses petits enfants, alors que les parents directs de ces petits enfants, conduisent le deuil en tête du cortège. Ce qui est signifié alors aux enfants du défunt c'est qu'eux aussi, un jour seront portés en terre par les enfants de leurs propres enfants. Le crédo qui en découle tend donc à signifier, preuves irréfutables à l'appui, que la matière vivante le demeure, qu'elle est là, présente, qu'elle résiste et perdure au travers des chaînes générationnelles et qu'elle accepte la mort comme une forme de ponctuation.

Cela procède d'une logique apaisante : celle de la succession des jours et des saisons, celle des années qui passent et celle du vieillissement qui s'accomplit avec les renoncements progressifs qu'il implique.

Mais quand un enfant meurt c'est de toute autre chose qu'il s'agit.

L'ordonnement temporel confortable auquel chacun a fini tôt ou tard par adhérer, cet ordonnement promu au rang d'une logique consolatrice, cet ordonnement aux vertus rassurantes, voilà qu'il se trouve brutalement bouleversé. Quelque chose y a fait une soudaine et violente effraction. Et ce quelque chose vient interroger l'immuabilité habituelle, élémentaire et triviale de la succession du temps en "passé", "présent" et "futur".

L'avenir s'est fermé, l'avenir s'est brisé, l'avenir a soudainement été frappé d'un incompréhensible interdit.

Or, l'humain quand il fait, enfant, plus ou moins tôt, le deuil de son immortalité, ne peut procéder à ce deuil que grâce à l'acceptation progressive de la logique du temps vectorisé.

Quand maman a disparu la première fois, elle a disparu.

Mais avant même qu'on n'ait pu prendre la conscience ou la mesure du désarroi dans lequel cette disparition a plongé, voilà qu'elle est revenue. C'est l'apprentissage esquissé et balbutiant de la notion d'un maintenant fugace, labile et coincé entre un avant déjà oublié et un après encore flou.

Une autre fois, maman a vraiment disparu. Elle a disparu. C'est certain, puisqu'elle n'a pas même entendu ces cris qu'on a poussé pour l'appeler. Elle a disparu tout-à-fait et c'est l'horreur. L'horreur soudain interrompue par son retour auquel on avait cessé de croire. C'est encore un "problématique-maintenant" qui a succédé à ce "siècle-d'avant" et à ce "futur-soudainement-amputé" de sa promesse de sérénité, puisque le "futur-antérieur" a tout de même produit ce "passé-récent" qu'on n'aurait jamais voulu vivre.

C'est le début de la prise de conscience, elle aussi encore balbutiante, de la notion du temps que fait éclore l'instinct de mort. L'instinct de mort qui désigne l'instinct que l'on a de la mort possible en tant que disparition.

Les mécanismes de compensation et de lutte contre les effets possiblement sidérants de cet instinct se mettent en place. Le fameux jeu de la bobine, le "fort-da" du petit fils de Freud, en est l'illustration. C'est moi qui la fais disparaître. C'est moi aussi qui

la convoque à mon gré. Je maîtrise, je veux maîtriser ce que je perçois (tout comme chacun hélas!) comme un immaîtrisable à la merci duquel je suis réduit.

C'est l'effleurement de la conscience horrifiée que je suis peut-être un être mortel.

Alors je vais tenter de me soustraire à ma terreur grâce à la conscience fraîchement acquise de l'écoulement permanent du temps. Je vais m'y répandre. Je vais m'y déployer. Ma haine de la mort, ma peur panique de la mort, je pourrai les mettre d'autant mieux à l'écart que j'adhérerai sans réserve à la seule loi de l'immuabilité strictement vectorisée du temps.

La mort est au bout, mais le bout c'est où? C'est loin! C'est là-bas au bout...

Or, c'est cette solide adhésion à la logique vectorisée du temps que la mort d'un enfant vient complètement bouleverser. L'instinct de mort est interpellé de manière fulgurante et d'autant plus, aujourd'hui, que la médecine fait des miracles et que la mort d'un enfant est devenue chose rare.

On conçoit que le travail auquel astreint cette surdimension des faits complique singulièrement le travail de deuil que l'on croit être, ordinairement, le seul à devoir promouvoir ou soutenir.

C'est toujours de cette surdimension et de celle-là principalement qu'il s'agit cependant au travers de tous les discours, dans une première phase. Et cette phase est probablement la phase la plus importante et la plus difficile à traverser et à faire traverser.

Si je devais parler dans les termes conventionnels dont on fait usage en pareille circonstance, je ne m'en tiendrais pas seulement à la notion de blessure narcissique, parce que c'est de toute l'économie du sujet qu'il s'agit.

Voilà pourquoi ce travail initial est long, voilà pourquoi il est difficile et voilà pourquoi il piétine fréquemment.

Parce que derrière les questions qui se posent ouvertement, d'autres et bien d'autres, en contrebande ou par la bande, font leur propre chemin.

L'inévitable sentiment de culpabilité tout d'abord, avec son cortège de scénarios reconstruits : "si j'avais fait ceci ou cela, j'aurais dû faire ceci ou cela, etc...". Cet inévitable sentiment de culpabilité, il appartient au médecin, depuis sa place, sinon de l'alléger ou l'effacer, du moins de ne pas maladroitement l'exacerber. Puis, plus ou moins rapidement, survient la phase suivante: celle où l'adhésion renouvelée à la logique temporelle reprend le dessus. Et comme les questions n'aboutissent à rien face à l'irréparable, on finit peu à peu par les taire.

Mais le sentiment de culpabilité émerge à nouveau, tôt ou tard et il vient interroger d'autres registres: "pourquoi lui, pourquoi moi? Et lui et moi ensemble étions-nous à ce point liés? Qu'est-ce qui faisait notre liaison? De quoi ai-je été porteuse ou porteur jusqu'à lui? De quoi ai-je été porteuse ou porteur, prise ou pris à lui et dans l'incapacité de me déprendre?"

C'est une autre étape encore. C'est une autre phase. Celle où l'interrogation est à ce point insupportable qu'elle entame les données de l'histoire et qu'elle va contraindre cette histoire à rendre des comptes moins frelatés. La mort étant perçue comme immuable, le trop d'amour que l'on ressent si fortement encore à l'endroit de l'enfant mort se déverse dans un registre de discours qui interdit à ce discours la tricherie ou l'accomodement.

Pour absurde qu'elle puisse paraître, cette mort, acceptée enfin comme étant advenue, contraindra à naviguer au plus près d'une vérité dont on sait qu'elle ne sera jamais atteinte, mais qu'elle devra toujours être visée parce qu'on la subodore comme telle.

C'est alors que les discours dont on a hérité, les discours dont on est porteur, viennent se bousculer et viennent signifier on ne peut plus. C'est alors que les discours sont repris et qu'on ne s'en laisse plus conter par leur agencement fallacieux.

Or, quand on montre à l'endroit de ces discours une telle exigence, on finit par leur faire rendre gorge et on dénoue, définitivement sans doute, des chaînes de signifiants dont il s'avère qu'ils ont traversé, sans être entamés, des générations entières.

Je vous livre à cette étape un fragment de discours qui me paraît plus éclairant encore que tout ce que j'ai dit :

Il s'agit d'un homme dans la quarantaine, d'origine maltaise.

Je cite :

"J'ai voulu savoir si ce que j'ai découvert dans l'analyse de mon rêve, à la dernière séance, était vrai. Vous devinez pour quelle raison c'est important pour moi. Mais vous devez savoir que c'est important pour vous aussi. Parce que s'il m'est donné de vérifier la validité de mes conclusions, c'est du même coup le travail de l'analyse qui en tire un chouette bénéfice. Puisque mes conclusions, je les ai tirées, par simple déduction, à partir d'un matériel de rêve et que je peux vous apporter la preuve que je ne déraile pas.

Je me suis dit que si j'avais vraiment prononcé des vœux de mort à l'endroit de mon frère-mort, j'avais encore quelque chance de le savoir en interrogeant ma mère.

Au sortir de ma séance je suis donc allé chez elle et je lui ai raconté ma découverte.

Elle a confirmé. Oui, j'avais bien dit à mon frère : " je souhaite que tu meures" deux jours seulement avant qu'il ne se soit noyé.

Mais elle m'a tout de suite affirmé que ce n'était pas mon vœu qui avait produit la mort de mon frère. Et, ce disant, elle a tenu à tout me raconter.

C'était un jeudi. Mon frère rentrait d'une absence de quelques jours, il m'a bousculé au passage et je lui ai dit ces mots. Il paraît qu'il s'est retourné vers moi, qu'il m'a pris la main, et qu'il m'a donné une tape en me disant: "on ne dit pas cela". Je dois dire que le détail m'a étonné. Parce que, vous savez, dans notre dialecte, on dit cela facilement, tout comme on dirait ici: "fumier", "espèce de connard" ou tout simplement "ducon". Ca ne tire pas à conséquence. Du moins, en général, ça ne devrait pas tirer à conséquence.

Bref, elle me raconte la chose, puis elle ajoute que mon frère était parti à La Valette passer quelques jours. Là, il avait voulu apprendre à nager dans les eaux du port et il a failli se noyer. Il paraît qu'il a fallu les sauveteurs et les pompiers pour le tirer de ce mauvais pas.

Ce qui est pire, c'est qu'au sortir de sa mésaventure, il a croisé sur le port une femme voilée de noir qui lui a proposé de lui lire les lignes de la main. Encore essoufflé, il lui a tendu sa paume ouverte. Elle lui aurait dit alors: "tu vas mourir". Terrorisé, il a pris le premier car et, pressé de venir dire tout cela à sa mère, il m'a bousculé au passage. C'est alors que s'est produite la scène j'ai retrouvée par déduction.

Je dois vous dire que ma mère a fait peu de cas de ma satisfaction esthétique. Je crois qu'elle a voulu me décharger d'une culpabilité qu'elle me supposait. Elle ne s'est pas arrêté de parler. Elle a répété une fois encore: "ne t'inquiète pas, ce n'est pas ta parole qui l'a tué". Puis elle a immédiatement ajouté: "c'est la parole de son père".

Moi qui croyais à peu près tout savoir du passé de la famille, je me trouvais confronté à la narration de détails nouveaux et inespérés. Elle ne s'est pas faite prier pour les donner et je vais vous rapporter l'histoire qu'elle m'a racontée.

Il paraît qu'alors qu'il agonisait, mon père aurait appelé mon frère: "Lucio, apporte moi de l'eau". Lucio qui jouait dans la cour n'a rien entendu. Alors il a appelé une de mes soeurs : "Clara, apporte moi de l'eau". Clara n'a pas plus entendu. Alors il a hurlé : "Lucio et Clara, soyez maudits, que vous soyez mes oreillers de gisant quand je serai au fond de ma tombe".

Je dois vous dire que j'en étais sur le cul!

Parce que la noyade de mon frère se mettait soudainement à prendre un sens inattendu!

Et une foule de faits relationnels de mes autres frères et soeurs à lui s'éclairaient d'un coup d'une toute autre lumière.

Mais là encore ma mère ne s'est pas arrêtée. Elle a poursuivi : "voilà pourquoi j'ai fait ce que j'ai fait le jour où Clara a eu son appendicite". Ma soeur Clara a déclaré une appendicite trois ans après la mort de mon frère et ma mère a refusé de la faire opérer. Le chirurgien, fou de rage et réduit à l'impuissance, a dû la traiter aux antibiotiques. Ça a duré un mois, elle s'en est sortie. Je me souviens de ma mère murée dans son silence. Pendant tout ce mois là elle a été strictement inabordable. Il faut vous dire que le chirurgien de notre bled avait opéré trois appendicites dans la semaine précédente et qu'elles étaient restées sur la table. Dans une petite ville, ce sont des choses qui se savent. "J'ai refusé qu'il opère ta soeur parce que la veille au soir, j'avais rêvé de ma belle-mère. Elle cherchait à me retirer une couverture que j'avais entre les mains; et moi je m'y agrippais et je lui disais: "tu m'en as déjà pris une, pas question que tu me prennes celle là aussi."

Je n'invente pas.

Je n'invente pas cette histoire.

Cette bonne femme illettrée et qui n'a jamais rien su de ce à quoi vous croyez, vous, de ce à quoi je crois moi-même, de tout ce qui s'est écrit de par le monde sur le sujet, cette bonne femme là, elle a été jusqu'au bout de son interprétation.

Vous voulez que je vous dise: mon analyse, je ne la fais pas.

Mon analyse, j'en récite le texte.

Il vient jusqu'à moi, il vient jusqu'à vous, mais par delà moi.

Il vient de plus haut.

Je n'en suis que la porte parole, la bouche proférante.

Je ne suis que la bouche proférante d'un discours qui vient de bien plus haut ... parce que, avouez qu'une histoire de noyade qui prend naissance avec le désir d'eau d'un mourant et un rêve qui met en place une grand-mère paternelle au lieu du père et une couverture au lieu d'un coussin, c'est une dissertation sur le déplacement dont Freud lui-même n'aurait pas osé rêver ."

Fin de citation.

Je voudrais reprendre ce que nous enseigne ce fragment d'analyse, ce qu'il nous dit de bout en bout. Parce que c'est au plus près de mon propos.

Car un enfant n'est pas seulement un corps biologique livré aux seuls exploits des médecins. Ce n'est pas ce corps biologique que la vie quitte un jour à cause d'une viciation de la physiologie. Un enfant c'est un corps pétri par les mots, un corps fait de tous les mots qui se sont tenus pour lui, sur lui, à travers lui. Les mots qui l'ont façonné et qui lui impartissent la quasi intégralité de son parcours.

La psychanalyse nous enseigne que lorsqu'un sujet, par le jeu des associations libres, reconstitue d'un bout à l'autre une chaîne de signifiants, cette chaîne se défait

d'elle-même et le libère du poids des aliénations que chaque signifiant avait produit pour son propre compte.

En gardant cette logique pour éclairage, j'avancerai que la mort d'un enfant pourrait s'envisager comme le point de non retour d'une chaîne de signifiants dont la lourdeur et le poids ont traversé les générations sans la moindre entame.

Le fait m'a paru patent dans l'écoute des parents d'enfants morts de mort subite et plus encore dans l'écoute de ceux qui y ont réchappé par miracle, les "near miss syndrome".

Il apparaît là que cet enfant n'a pas eu d'autre place, ne pouvait avoir d'autre place que celle du mort.

Et la place du mort, on en sait, au bridge tout au moins, la fonction: un jeu ouvert, un jeu découvert, un jeu accessible à chaque joueur, un jeu surtout dans lequel le partenaire actif puise ce qu'il lui faut pour mener à bien sa partie. Si une chaîne signifiante, dont la compacité est inentamée et inentamable, échoit à un enfant qu'elle élit comme maillon, la mort de cet enfant peut se lire — aussi cruel qu'en soit le constat — comme possibilité d'ordonnancement nouveau et allégeant pour la génération en situation.

Cette place du mort, cette place de l'enfant mort, une mère enceinte la dit.

Je cite :

"Je devrai dire de mon prochain enfant qu'il est mon troisième. Et ce sera nécessairement faux. Parce que en fait ce sera tout de même mon quatrième. Et pourtant, si on me demande : 'combien avez-vous d'enfants?', je devrai dire : 'trois'. Alors que j'en aurai eu quatre. Et si je dois désigner cet enfant à venir, je dirai de lui "le troisième"; et cependant il sera le quatrième. On dira de moi : 'la dame du second a trois enfants'. Et je compterai mes enfants pour les autres, 1er, 2ème, 3ème. C'est juste. Je ne peux pas dire de ces vivants qu'ils sont plus que trois. Mais pourtant ce troisième c'est mon quatrième. Et mon troisième il a été là cependant."

Fin de citation.

C'est la manière de dire de cette mère. Sa manière à elle de dire que le deuil qu'elle entreprend de faire de son enfant mort demeurera, quoiqu'elle tente, à jamais inachevé.

Il est vrai que l'enfant mort ne s'oublie pas.

L'enfant mort demeure, plus que tout autre, à jamais à sa place.

L'enfant mort crée un espace, un espace vide, incombable où se perdent toutes les références et toutes les spéculations.

Stèle ou étape? Maillon certainement et en tous cas!

Parce que même chez ceux pour qui la science des discours ou l'élaboration d'une histoire se trouvent hors de portée, un travail souterrain se produit à bas bruit. L'agent de ce travail, c'est la rencontre avec un effet de vérité, effet cru et insurmontable.

L'histoire des moeurs nous enseigne que certaines peuplades s'adonnaient au rituel du meurtre de l'enfant.

On peut se demander pourquoi un tel rituel?

La barbarie d'alors aurait-elle confusément perçu le pouvoir d'une telle mort sur les vivants?

Parce que, nous l'avons vu mais je le répète, la mort d'un enfant bouleverse la fiabilité que l'on accorde, ordinairement et par souci de confort, à la linéarité du temps vectorisé. La mort d'un enfant a pour vertu — si tant est que je puisse m'exprimer ainsi! — la mort d'un enfant a pour vertu **de condenser brutalement le temps dans ses trois modes et de donner à chacun la conscience aigüe de la réalité d'une telle**

condensation toujours et inmanquablement à l'oeuvre dans son vécu le plus quotidien.

Le travail de la psyché, comme en témoigne le rêve, se rit de l'ordre chronologique temporel. Le futur s'y trouve noué avec le passé, lui-même projeté vers ce même futur au travers d'un présent toujours insaisissable.

Pauvre Lucio de mon récit.

Une parole le poursuivra. Celle de son père — tout au moins aux dires de sa mère, auteur de la narration!

Une parole le poursuivra en tant que sa mère s'en servira, à leur double insu, à un moment précis et insaisissable de la trajectoire de leur histoire familiale.

Mais, dans le même ordre d'idée, qui pourrait dire ce qui aura impulsé cette mère elle-même dans une telle conduite?

Il ne s'agit cependant pas de destin. Le terme même de "figures du destin" utilisé par Freud, n'a rien à voir avec le "fatum" latin ou le "mektoub" arabe. Il désigne ce qui se perd dans un récit nécessairement redevable à des pans d'histoires inaccessibles et enfouis à jamais. Il n'exclut pas que le système de causalité puisse se rire de la linéarité à laquelle on le réduit le plus souvent. Car ce système participe de tellement de forces, elles-mêmes multi-originales, qu'on ne peut l'imaginer sous une autre forme que déployé dans un espace pluridimensionnel incluant les différents modes du temps.

Il est vrai que le confort auquel notre quotidien nous invite met en exergue la seule causalité linéaire que renforce la conscience aigüe du temps vectorisé.

Nous sommes sans cesse requis d'oublier, d'effacer, de refouler et de faire du passé, fût-il proche, un passé ni plus ni moins que négligeable et révolu. Mais qu'une telle invitation nous soit faite sur ce mode insistant, témoigne bien de la difficulté que chacun ressent à se mouvoir dans le présent ou dans l'avenir en étant libre de sa création.

Or, seul l'enfant qui n'a pas encore de passé mémorisé est capable de cet exploit fugace et merveilleux: **être libre de sa création**. Il s'y adonne. Il le fait ne serait-ce que dans le rapport qu'il instaure au langage. Préexistant au langage, même si on peut dire que le langage préexiste à lui, il acquiert un jour ce langage. Il le fait sien. Mais il le casse, en se comportant face à lui avec un admirable et fécond irrespect. Il fissure la compacité de la langue de bois. Il entame le caractère définitif des propos; il les subvertit et leur restitue l'intégralité de leurs vertus infinitives. C'est en cela qu'il est pour l'humanité le matériau le plus sûr au service du progrès.

Parfois, hélas, son oeuvre s'arrête en chemin. Parce qu'il condense à lui seul une histoire qu'on le charge d'impulser à nouveau sinon de promouvoir. Cette mission qui lui est confiée, l'est toujours à son insu, évidemment, tout autant qu'à l'insu de qui la lui confie. Mais à cette mission qui lui est cependant toujours rigoureusement impartie, il ne peut prétendre, plus que quiconque, pouvoir à lui seul se soustraire. C'est une mission à laquelle il ne peut que se soumettre... quitte à y laisser parfois sa vie en guise de ponctuation. Encore aura-t-il, jusque dans cette extrême, réussi à démasquer à ses proches survivants le caractère fallacieux et trompeur de la logique du temps strictement vectorisé.

C'est parce que nous savons plus ou moins clairement cela que la perte d'un enfant nous atteint tous, sans exception, que nous en soyons ou non proches. C'est parce que nous savons cela que nous vivons cette perte comme une perte personnelle. Mais c'est aussi parce que nous savons cela que nous faisons usage de notre douleur pour aller interroger notre perte et l'intégrer à l'économie de notre histoire.

Comme quoi, jusque dans sa mort, l'enfant ne nous marchandait pas sa générosité.

Alors, pour faire écho à ce que dans mon titre je désignais comme un coup de cymbale, j'ai envie d'en privilégier la sonorité cinglante en disant haut et fort : "un enfant est mort, vive l'enfant!"